

Mathias Clivaz

XIII PANTICA

MMII

I

Ce rêve aquatique où tu m'es perdue, ton efflorescence, ô rose, cette lagune mystérieuse qui accueille l'étoile dans la nef du bleu...

Tout traverse en mon âme quand je te vois, danse des mots assujettis au silence, écueil sur ma voix, palpitation creuse et sans visage qui nage de ses ailes larges à l'intérieur de toute chose : ce regard qui jaillit d'une source profonde...

Une messe de toujours règne en moi et je me demande encore pourquoi je reste muet.

II

L'étoile paniquée, se recroqueville, corps inerte dans le soir incertain. Dors ! dors doucement... Endors-moi douce douleur, peau frêle contre la pierre froide de mes peurs. Ma main gauche immolée loin du corps ; la pomme dans ma gorge, qui grossit, lentement... J'ai posé du marbre sur l'eau de ton regard, une stèle amorphisante, carcérale, où mon esprit baigne languissant ses éternels remords. L'eau dans ta coupe, ce visage qui me traverse sans cesse, sont les beautés que mon cœur voudrait devenir.

Et la berge arrondie, échançrée de tes lèvres, Ô énigmatique rose... !

Voici. Voici mon corps. Mon corps, vivant paradoxe de la pantomime volontaire. Voici les bouches qui s'ouvrent sur le fœtus défenestré. Et le soleil, éparpillé en flammèches versatiles, suce au cordon lymphatique du réel. Prostitution de l'esprit liquide : le feu en métastases aqueuses se solidifie dans mes chairs.

Le carré blanc, la page qu'on ne tourne pas. Et dessus, et tout autour :
un – même – rivage

Dessous : l'imperceptible de ce bouton grêle, fermé, qui repose là où m'attend la petite mort d'avant l'orange ressuscitée.

Et la voix du silence, cette table de marbre blanc érodée contre les franges d'écume de tes yeux, flotte, insaisissables, à la surface de la lagune du monde.

Mon corps sur le marbre, pulpe fœtale, s'abandonne.

Gercé de désir, angelures chroniques, fer froid et fraternel de l'humaine extrémité de Dieu, un rempart se dresse encore sur le rivage éloigné des temps à venir. Vieillissante, l'eau figée de mes larmes en pyramides réfléchissantes...

La panse des miroirs se plisse et s'élague à l'ombre des volcans, concentré de cris, l'infini des nombres triturateurs des miasmes lumineux de l'Être. Une expurgation de glace dans un ciel d'écharde. Le diaphragme s'affole, la carnation de tes pétales se fait fleuve, nous déforme oh rose ! Furie d'écarlate et d'orage ! Qui de mille vents viennent gonfler les eaux

premières... Et le fruit immature, vermeil, glisse sans fin vers les sphères en perpétuel achèvement.

Oui...

Tes hordes sont revenues, tes hordes sont parvenues jusqu'à ce vitrage évincé de mystère, qui sanguinole, douce et calme torpeur, dans l'œil lucide des apaisés pour qu'ils ne fléchissent plus, sous la paupière de ceux que l'oubli, ce froid suaire, a morcelé, pour qu'ils chantent l'ubiquité de leur intérieur et s'éveillent et te pénètrent de toutes parts !...

Tes hordes ne sont jamais parties de mon sang.

La rive est la même, mais sur l'autre la terre se craquelle, sur l'autre il y a la lave qui jaillit et les yeux et le rouge de nos pleurs humains, ô froide éternité, reine des batailles.

La rive est la même, et leurs résonances surnaturelles se portant sur l'eau heurtent soudain, bloquent, brisent, s'élèvent : neige et braise dans le creuset du ciel échaudent le corps nu sur la table qui tourne.

La table tonne !

Tremble le corps, bout, mord, se creuse : s'élargissant le noir orifice métamorphose mon cœur en une crypte de lèpre, l'abîme consumatoire d'où s'avive ce câble sombre qui plonge vers tes entrailles, ô rose ! entropie cannibale, ton ombilic me retient alors que je me lève, à quatre pattes, arqué, péniblement de terre, ressent tissant dôme de la douleur.

La table tonne.

Et par-delà se poursuit la vibration comme une flambée torrentielle, fébrilité de l'air qui sait...

Mais qui se tait.

Le pantin se lève.

Un visage grandit à la surface des flots, jeune encore, et d'une beauté terrifiante. Le front large qui pénètre en saillie et deux yeux balancés d'éclairs, font un triangle d'ailes quand l'Esprit nous enserme.

Et partout des échelles comme des fougères hypertrophiées, partout la déchirure du ciel, et des ponts de cristal par-dessus la brèche, des glycines de glace s'enroulant vers les profondeurs en éclairs serpentins, la chair psychique de cette plaie rougeoyante où transparait...

La lumière. Elle se cristallise, elle, souffle son sel opalin à la surface du gouffre, soudain vertige de luxuriance épris, qui se perd dans les hauteurs où la passerelle, suffoquée, s'évanouit.

Car ici nul ne nous retient, ni le cri, ni le soupir.

Ici tout est laissé entre nos mains et les sillons ébréchés de nos paumes sont comme le bloc de marbre qui contient de tout temps la volonté du sculpteur et de sa propre destruction.

Le triangle de chair sidéral s'élève, et son image obscurcie... Je regarde le reflet du grand visage dans les eaux agitées de la lagune, je vois ma main coupée qui enfante des réceptacles de souffrance, et je la sens, qui hurle, à l'intérieur de mon corps, qui se replie se cabre se referme en un poing !

Absurde violence qui absorbe le soleil, angoisse de la nuit profonde, morsures de silence.

Alors, dans l'obscurité vagissante s'ouvre cette main immense, s'étendent ces doigts longs et diaphanes à travers le ciel en nocturne labeur, le champ des possibles, où s'éclipse d'un commun assaut l'évidente clarté de lèvres à peine écloses. Un doigt en offrande comme un pont entre deux rives.

Je me débats, au seuil de prégnantes lueurs, seul dans mon crâne d'anthracite liquéfié.

Des filins de lumière relie le corps nu à la main phosphorescente, des chaînes translucides ; les cheveux d'une mère avec la précision brûlante du coup de fouet du vainqueur. Et la main s'anime et le corps est traversé d'une incroyable puissance.

Le pantin est dansé par une force pure.

Grincements sourds, croche ! Claque ! Les filins se tendent, battent le fer, fleur ! S'ouvre tremblante. L'amoureuse aux seins bleus de lumière, s'épanche...

Qu'est-ce qu'une vie sinon cet éclat de tes yeux, en moi ?

Mon corps sur la table se souvient, mais mon esprit s'égare.

Oui il y a toujours le marbre ! et son silence qui vrombit dans la nuit, il y a encore la marionnette, agitée, démenée, décortiquée par cette main qui furieusement tend et détend les cinq épées.

Les fils plongent et ressortent, transpercent, sans, sans cesse, sans remord les doigts se tordent et cette lueur, course entre les phalanges de l'innommable me blesse : un éclair sur le sable, et la clarté du verre translucide subjugué le rivage tuméfié qui nous reflète.

Tambour battant du cœur des limbes intérieurs, l'écho m'en parvient, bruit sourd des idoles creuses. La bouche des égoûlâtres, souterrainement écrasés sous une jungle, a excommunié une cohorte de rats blancs rats, clairs comme le soleil qui pue que vous dites prêtre du dedans ! Une

extrême tension dans ma gorge – ma gorge serrée, serrée ; la pomme, le poing.

La tête déjetée, les jambes tressent une averse tourbillonnante ; brusque ramassement, ré – réouverture ! les pieds tournent, pointent, les bras dessinant l'arc des terres oubliées fleurètent cils en rafales, le creux de l'aine s'assouplit à la rivière et l'entrejambe un ruisseau du feu lancé des entrailles des monts immobiles !

Des larmes d'albâtre dans tous mes yeux et des bouillonnements, la pupille tremble et l'iris tangué tendue vers la rétine en éruption et le cerveau, qui doit devenir fou pour voir à nouveau, s'écartèle entre deux écarquillements. Une explosion immanente à mon être tout entier. Quel ballet de couleurs et de formes vives ! Harmonie du geste à l'âme et de l'âme au corps en retour ! Oh voici d'amour jaillissance de la conscience prenant l'âme, oh belle âme ! Qui s'élève tournoyante comme un couple de papillon en reliance extatique !

Extase

CRASH !

Ecorchure de silence.

L'exécuteur, le câble sombre, le rideau noir presque invisible, et son ouvrage – humaine faiblesse. Succion violente du corps par le milieu, décollement, un étranglement massif et convulsif de toute joie et de tout espoir, au fond de l'œil quand se dépose l'illusion : le pantin s'écrase sur la table avec un bruit sourd. Un chuchotement de chairs éclatées et d'os brisés qui suintent à l'intérieur leur moelle paniquée de pulpe déchiquetée... mais ce fruit qui tombe, n'est-il pas vert encore, et aigre ?

Spasme de haine, distorsion cataleptique, l'oppression de ce sang noir qui s'étale, presque langoureux, sur la table. Les plis d'inconscience engraisée dégoulinent leur avoir et leur être, leur noirceur qui, sur la table, blanche d'une insupportable vérité, bout, bout et se fixe, noir, noir formant un carré sombre aux arrêtes saillantes et affûtées.

Dans un coin de la page blanche, cette pure étendue jugulée d'une tache ténébreuse et renégate, comme la trahison opaque d'une plume trop lâche, une erreur – mais une erreur qui prend soudain l'œuvre entière et l'élève – dans un coin, replié, fermé, la bouche ouverte mais d'où ne parvient aucun son, maudissant le monde qui l'enfanta, se tient un être rétrécis, son corps fripé portant au front la force de l'étau qui se referme, et sa peau d'un vert lugubre, rance, la couronne de serpents écarlates de cet être d'angoisse, de tourmente, de haine et d'indolence, et ses yeux, ses yeux rouges, qui se délectent à regarder, le pantin, se vider,

lentement, sournoisement : insidieux boit le liquide noirâtre qui s'écoule, inéluctable...

Sur le carré noir, le pantin se lève, le pantin se relève, de ses propres forces, comme si la main lumineuse au ciel de son âme restait inerte.

Le pantin entame une danse lente et tourmentée, enclos par une barrière invisible dans l'espace assombris de sa propre déchéance, ce corps qui danse au hasard d'un pied, toutes les facettes, les côtés innombrables, disséqués : il court tel une armée de flèches, mais sans ailes, et avec des têtes élimées au ressentir précoce d'un émiettement fébrile, la dispersion de la pensée, le poisson qui explose et la valse de ses écailles, miettes froides de la conscience, la valse momifiée, les trompettes qui dardent, impuissantes, et le pantin s'ébat dans l'abîme où résonnent les funestes chants de la négation.

Dédoublement. Le pantin tremble de tout son corps tendu. Les nerfs au créneau du sang qui souffle la peur, se fixent. L'eau se solidifie en monuments de glace, cet horizon froid, ce drap blanc sur le visage des morts. La table frétille, absente, sous la caresse des vagues érosives nimbant la surface de tous les univers ; poudre d'un rouge aqueux. Le pantin se divise, formant deux corps. Quatre, résorption. La cellule se dédouble le cerveau se fend, sous ce ciel où deux colonnes se tiennent... cerclée de vignes s'élevant vers les hauteurs où la passerelle...

Deux corps, deux pantins qui dansent, qui courent, marchent et s'étreignent, avancent ! Hors du sombre.

Mais toujours une seule main au ciel sonnante de son intention irascible ; et des fils, des cordes, des croissants de chair pour attirer la bête sombre, l'ombre, et d'autres invisibles.

Les filins se tendent, nervures de cristal qui s'illuminent soudain et insufflent aux corps nus l'énergie de leur propre émerveillement, éclairs canalisés d'un nouvel éveil, d'un désir, qui agit. La main de lumière et de feu, s'anime !

Un envol, d'orgasme et d'esprit. Les bras s'ouvrent, s'étirent, emplissant peu à peu l'espace qui s'ouvrent au devant d'eux. Élévation succincte du vent souricière de bénédiction cet air radieux, les étincelles tout autour de nos corps qui crépitent de joie. Ce ciel de forge, ces corps incandescents qui dansent et s'élancent, s'élèvent ! – Le canal s'élargit. Et c'est d'abord la peur, la peur et l'angoisse, le juge et le bourreau conversant en cachette. Frappent ! froid comme le fer de tes pétales, ô rose de crime et des caveaux oubliés où sont les lancées blanches de notre espace interne.

Mains désossées coupées, s'embourbent, la maîtresse macle la vase la chair apeurée.

Interruption.

CRASH !

Thorax arrachés, projetés sur le sol, les corps. Écrasés, pressés, pressés contre le marbre les deux pantins forment deux autres carrés sombres, pressé le fruit se vide, de son sang, noir. Pressé jusqu'à l'asphyxie, jusqu'au durcissement des chairs. Une seconde écorchure de silence, seconde mort.

Interrogation. La peur de la vie.

Qui suis-je ?

Une terre, une ovation de chair... Une main dans le ciel avec un trou, une coupure, une entaille profonde dans la chair créée ; deux lèvres, écartées, et tout au fond : l'os clair en érection. Le visage triangulaire qui grandit à la surface des flots convulsés, l'adolescent frénétique, festif de mort et d'inventions patibulaires, extrême par négation, ignorance.

Quelle est la délivrance tant attendue ? Délivrez-nous Seigneur ! Ayez pitié ! Délivrez de l'envoûtement, du doute, du joueur extravagant ! Son nom ! Quel est son nom ! Qu'on le mute qu'on le signe et le saigne ! Son nom !

Fatalité. Jugement. Exécution.

Flamboie ! Brûle ô grande parade !

Un sifflement me transperce les yeux. Que savons-nous de la vie ? La parade avance et ne se retourne pas. Malgré le vent. Malgré le vent, les mouches s'agglutinent sur le sang noir versé. Procès, bûcher, les rescapés du Déluge en fermentation dans leur monde fixe, ce radeau qui se consume... Eternités. Combien dites-vous ?

Les deux pantins se dédoublent. Quatre corps. Seize, résorption. Quatre forces et toujours pas d'équilibre. La danse reprend, les corps s'élancent, plus haut vers cette main qui les attire et les retient, les dirige, attende. Mouvement, sans interruption vers une nouvelle extase, encore, plus loin peut-être.

Il y a la lumière, la lumière nous aveugle. Notre aveuglement nous trompe. Tout paraît si clair, égal à nous et lumineux... ? La clarté. S'y enfuir, s'abolir, succomber. La lumière s'étanchéfie et nous retient prisonnier.

CRASH !

Quatre carrés de plus, noirs, sur la table.

Les pantins, se multiplient, dans le ciel sauvage et pénétrant de l'ombre. Les corps mutilés se relèvent, mais fatigués, imperméables.

Illusion, car ce n'est pas la lumière, mais un soleil physique émasculé de notre impatience, qui gît, mort, sur nos yeux fatigués au-dedans de nos bouches folles, dessous notre *incalculable* désir de puissance. Et la peur revient, la peur de céder.

CRASH !

Les carrés se succèdent sur la table de marbre, chutes méthodiques des corps, comme organisées.

Les pantins se *multiplient*.

Patience. Apprenons la salve ritournelle de la sève dans son cheminement autour de la terre. Volonté.

La limite fascinée s'hypertrophie prudemment... Oui tout nous semble si clair, égal, et lisse. Plus rien ne paraît avoir d'importance. Oui le ciel est ouvert mais quoi ?! Il y a en nous un désir de renoncement, d'immobilité. Dépit, aigreur de notre impuissance fondamentale, anémie d'espoir. Une vieillisse prématurée, rester dedans quand c'est dehors que l'on a besoin de nous se *taire*, éternellement replié sur soi.

Les vieux ponts finissent toujours par s'écrouler sur eux-mêmes.

CRASH !

S'effondrent et se ruinent, dérouillés, lacérés, pressés, pressés !

Les corps s'écrasant sur la table, lieux sombres de leur dérélitions et de notre infamie ces carrés noirs, que séparent des carrés blancs, cases d'apparences opposées dans le miroir fugitif d'un théâtre vivant : l'indéfectible échiquier. Table d'un jeu de domination où les pions sont inférieurs aux grandes figures d'un monde en noir et blanc... la couleur est dans l'aurore boréale qui s'anime partout autour.

Dessous : la rose rouge se ride de fer, des barbelés blessant au cœur fin de la vie. Son orgueil, sa soif insensée... Le silence étouffé, cris pression du sang et du feu qui jaillissent incessamment du grand fracas de forces créateur.

Le Grand Visage, levé sur les flots épileptiques de ma foi, monte, comme l'ombre vespéral sur l'espéré du corps : Celui qui viendra, en chacun, celui qui fera face sans ciller à l'intangible du monde, sans cesse écartelant en lui-même la colombe anale qui toujours répète : une – seule – question.

Les pantins SE MULTIPLIENT.

Le métamorphe s'étire, baille, sa force des deux empires se lève tandis que les cœurs se souviennent...

Les pantins avancent sur le clair et dansent !

Ce qui nous unis ? Sans faillir, à l'intérieur et de partout, au plus profond : chorégraphie d'une nécessité interne à tous les corpuscules qui nous traversent. Et on finit par toucher à toutes les surfaces.

Les corps s'illuminent, grâce d'un envol serein, de tous mes yeux comme un seul, le cygne argenté du corps.

Le Grand Visage, triangle en marche vers une vie future déjà présente à nos corps, pressante, ouvre plus grand ses yeux, ces deux globes d'où s'élèvent deux colonnes, soutient d'un front éclairé qui grandit ; une volition de maturité mais qui garde en son sein chacun des étages, chacune des marches et des cases. Cet Etre, qui expurge toute sa colère devant cet état d'être d'un homme accroché à l'échiquier du réel, comme un rapace à sa proie facile. Les pantins tremblent, alors qu'une voix, lancinante et radieuse, s'est levée qui les appelle, les appelle, les appelle... !

Qui ! m'appelle ?!

CRASH !

Ecrasement convulsif, aveugle, sur les cases noires qui se font plus sombre encore.

Les pantins SE MULTIPLIENT.

Et sur la ligne, entre les carrés des extrêmes, il y a toute la mémoire du monde qui entre par les deux côtés ; elle se fracasse, elle monte cette rumeur sauvage, elle monte !

Les pantins marchent, d'un même corps, marchent. Le temps file son long ruban noir autour de leurs jambes. Les têtes, tournent comme des toupies infernales ; et le lait, le lait des lèvres creuses, le blanc des rêves, comme une étrange épiphanie au cœur d'un coquillage lugubre, se fait lueur dans les catacombes célestes. L'un après l'autre, ligne sans fin cercle qui se dévore les pantins, marchent !

Les carrés bougent, prennent tantôt la place l'un de l'autre, se déplacent, babioles relatives peinant à perce-voir le cadre de l'échiquier, envient le bel aveugle baigné de cendres.

Les corps nus, momifiés, sautent et s'élèvent, dansent ; tombent, encore et encore. Oh le précieux fracas de craquements, de fissures, de foudre et d'ossements, des jets divisés, matière noir absorbée, blanche : redirection des âmes, transformation qui fait rejillir sans cesse et s'écraser à nouveau, transmutation qui tourne tourne tourne tourne et tourbillonne !

Mais garder les yeux ouverts ! Avoir sans fin en face de soi la roue qui gruge et désagrège les épis de l'existence humaine. Être la roue. En pleine innocence sourire aux cadavres qu'on enjambe. S'ouvrir, comme une rose aux pétales écartelés par une violence d'absolu, une violence d'amour, d'une clarté aveuglante.

Ne pas oublier de poser la question.

Oublier la question. Une connaissance, pas une mémoire en étage sur des lignes bien droites avec un commencement et une fin, mais une mémoire d'ubiquité scintillante qui *vit*, en chaque point des êtres eux-mêmes points dans la continuité universelle.

Le câble sombre, tentacule qui se divise et atteint à chaque cœur, tire plus violemment les corps, qui s'écrasent ; et se relèvent, sans cesse.

La rose rouge se ferme, lentement. Et son métal vrombit porté vers l'incandescence. La plume du Daltonien trace encore, mais la page, cependant qu'elle nous touche et qu'y glisse notre âme vers une fin certaine, reste immaculée.

L'eau en bourrasque ignée se fluidifie dans mes chairs. Mais elle ne mouille pas, ni ne brûle...

Non plus que le Grand Visage, muscles filandreux qui s'enflamment ! Et sa bouche, qui s'ouvre, s'ouvre sur les ténèbres de la Création.

La rose rougeoyante qui se referme. Son éclat, vacille.

Apocalyptique dessein des corps : ils s'écrasent sur la table, par centaine, déchiquetés, morcelés, décousus, les uns sur les autres, se multipliant sans cesse, agglutinés obstruant l'espace de leur envol, vers les ciels raccommodés qu'ils peinent à voir de leurs yeux sales. Mais ils s'élèvent, ces pantins boiteux, ils escaladent toujours plus haut les échelles de cordes, tendus vers la main qui bout ses notes aiguës dans le dôme hiératique du bleu.

Synchronicité d'épées flamboyantes se détachant des manies prophylactiques de l'être, sur la table, dessous la rose, close, dessus la main qui s'acharne, tout autour terres de glace immergées et la levée des eaux, mânes vivants, le miaulement des morts nous assaillant et le Grand Visage, vacuum d'une bouche vénusienne aux entrailles fécondées, plonge sur l'échiquier, sur la table qui dégouline son trop plein de sang, sur les pantins, qui comme au terme d'un cycle atteint l'étoile la masse critique quand tout bascule, s'entrechoquent fibules en rafales, quand tout se libère dans les hauts chants de la transmutation, le Tout devient Néant pour renaître à nouveau.

La page qu'on ne tourne pas mais qu'on déchire.

La table cède.

La table est pulvérisée par cette lancée torrentielle dévalant la nuit au fil de flammes musculaires et radieuses, tous les horizons un raz-de-marée circulaire s'abattant sur la table, les corps plongés dans les eaux glacées d'un océan ouvert à l'infini, et l'ombilic obscur qui aspire vers les tréfonds les pantins et le Grand Visage qui les poursuit bouche béante prêt à les manger et la main reliée aux corps et toutes les cordes et tous les éléments, plongent.

La page déchirée que je mange.

III

Sonore translucide, cerveaux alliés, conjonction de la plus haute mer.

Il y a toujours un tunnel intercalé entre chaque image, une aspiration à la veille perpétuelle, les yeux dans l'ouvert. Le passage... parcouru par un corps auré de rayons violacés, qui court, court par-delà les cercles se succédant, chaîne de lune et de terre tendue vers l'orifice, où pulse plein de ferveur un soleil magnétique.

Lumière transsubstantiée, rose incandescente que ne limite aucune plaine. Mystiques.

Le récipiendaire prend sa place éternelle à la droite du cœur vivant, et le corps, arrimé aux éclairs et comme affaibli, avance, vers le jour scintillant d'un nouvel éveil. Vers la rose blanche, fulgure d'une inspiration profonde.

Et le tunnel se remplit d'eau, un océan d'irascibles lueurs et le corps, nage à l'intérieur comme une delphinienne ondée d'argent. Elle sort, embrassant d'un souffle tous les esprits, elle sort de sa dormition pour s'unir au ciel aquatique, la rose blanche qui est, ce soleil humide, apaisé...

Le corps entre à l'intérieur du bouton fermé.

IV

– L'espérance de savoir ? Cette porte dont on sait l'existence, le royaume à peine entraperçu par l'entrebâillement fugace d'un jour de pluie, l'issue qu'on sait exister mais dont on ne possède pas la clé ?

– Confiance inébranlable en l'infini qui nous domine, conviction profonde, patience, paix.

– Quelque chose de difficile... sans doute autant que l'amour peut l'être.

– Je pense à cela comme à une petite mort qui me distance de moi-même, m'en rapproche dans un même mouvement... mais sans doute je pense trop.

– Je ne sais pas... Ai-je besoin de savoir ?

– N'est-ce pas accepter, le fait de ne pas comprendre ni de pouvoir maîtriser raisonnablement notre existence, et par là même accepter de maîtriser et de comprendre encore moins ?

– C'est une clé tranchante qui ouvre les doigts.

– L'ouverture sereine du silence...

V

Un regard qui jaillit d'une source profonde... c'est une larme, un espoir déchargé de tout visage.

Et l'eau dorée, dans la coupe comme l'océan d'une âme ouverte, l'eau soufflait en toi les volutes des pages verdoyantes de l'enfance, cette éclosion naïve quand tu t'es dit, un soir, sortant des fleurs qui sont les portières de la nuit : « je veux grandir pour accueillir en moi l'univers tout entier ».

Et le flûteau de tes désirs jouait avec les rayons du ciel lorsque, entortillant la lumière autour de tes doigts, tu compris que tout était déjà là, entre tes mains hésitantes et gauches, et qu'il te suffisait d'apposer tes lèvres sur le bouton fermé, pour que l'univers tout entier grandisse avec toi...

VI

La rose blanche, s'ouvre, doucement. Une sphère d'or et de lumière, vibrantes ondées d'un fluide pur, s'élève à travers les espaces infinis, au travers des éternités d'un corps relié, chaude, et sereine élévation, jusqu'au mystère...

La rose blanche aquatique s'ouvre infiniment.

Un dragon ailé, ventre de soleil, échine obscure aux mille écailles... Le hasard n'existe pas *seul* : contingence nécessaire. Et les étoiles nous signifient bientôt les voies qui s'offrent à nous.

Apprendre l'enthousiasme et chanter sur les grands chemins, entrer par la folie pure hors les murs du raisonnable échiquier des constructions logiques, rouvrir à nos âmes les chemins de l'innocence qu'une partie de nous n'a jamais quittée.

S'enfoncer dans la clarté d'une image, et se rendre compte enfin qu'elle est ceci habitée par cela, chemin : image et fin. Les secrets ne se dévoilent que la nuit.

L'ange d'or ressuscité, étoile dans le ciel de toute chose. Et le chevaucheur de dragons stellaires, ventre étendu sur ce dos brûlant : de la main droite il tient fermement le mord, et de l'autre, s'offre, aimante caresse sur la crinière incandescente.

La matrice du chant éternel perle avec douceur sur le voile de nos lèvres :

Un – Amour – Intemporel